

poèmes

ti

I

l

YOSHIOKA Minoru

traduit par Isabelle Tonomura, Teramoto Naruhiko,
Ono Masatsugu, Claude Mouchard, Samson Sylvain, Patrick De Vos

Né à Tokyo le 15 avril 1919. Il commence à travailler à 15 ans dans une maison d'édition d'ouvrages médicaux. Il commence à écrire des tanka dès cet âge. En 1937, à 18 ans, il se met à écrire des haïku. En 1938, il quitte la maison d'édition où il était apprenti et cherche à vivre en donnant des leçons de calligraphie. En 1940, il est appelé, et prépare un recueil : *Konsui Kisetu (La Saison léthargique)* fait de tanka et de poèmes en vers libres. Son recrutement est annulé en 1940. En 1941, il est de nouveau appelé. Il repart en laissant en guise de testament un recueil intitulé *Ekitai (Fluide)*. Il fait la guerre entre 1940-1945. Il s'occupe essentiellement de chevaux en Mandchourie. Il revient en 1945. Il est alors engagé dans une maison d'édition. Il décide d'abandonner le haïku pour la poésie contemporaine. En 1951, il entre à Chikuma-Shobô, où il restera toute sa vie. Son premier recueil de poésie « contemporaine » *Seibutsu (Natures mortes)*, vendu à 60 ex. En 1958, il publie *Sôryo (Moines)*. En 1959, il se marie avec Wada Yôko. Pour son mariage, il publie un recueil de tanka. Pour la première fois, il publie une anthologie personnelle : première publication qui n'est pas à compte d'auteur. 1962 : *Bôsuïkei (Fusifformes)*. 1968 : *Shizukana ie (Maison silencieuse)*. 1974 : *Shingitekinajidaino shi (Poèmes d'une époque mystérieuse)*. 1976 : *Safurantsumi (Cueillette de safrans)*. 1979 : *Natsuno utage (Le Banquet d'été)*. 1980 : *Pôru Kurêno (La Table de Paul Klee)*. Premier et dernier recueil de proses : «*Shiji*» *toiu.e (Tableau intitulé « Enfant mort »)*. 1983 : *Shokutaku (Kusudama)*. 1988 : *Mândoroppu (Moondrop)*. Juste avant de mourir il publie son journal de vingt années sous le titre : «*Journal de Umayahashi* ». Il meurt en 1990.

L'île de Cheju

C'est dans l'île de Cheju, en Corée, que j'accueillis l'annonce de la fin de la guerre. Ce fut pour moi, sincèrement, un grand soulagement. Il en fut sans doute de même pour la plupart des gens. Cela faisait quatre mois que j'avais quitté la Mandchourie, où les iris étaient encore en fleurs. Cheju semblait être le dernier poste avancé de l'empire japonais. Si les combats avaient duré encore un mois, les montagnes de Cheju auraient été mon tombeau. À l'inverse, cette île était devenue comme une deuxième patrie qui me protégea de la mort. Depuis mon arrivée sur l'île, je transportais à cheval des munitions et des vivres dans la montagne. À force, les chevaux s'écroulaient d'épuisement. On les tuait alors, parce qu'on manquait de nourriture. La viande des chevaux qui ont été privés de fourrage était sans graisse et insipide. Lorsqu'on avait un peu de temps libre, on se reposait à flanc de montagnes et on cueillait des fraises des bois. On pouvait voir la mer teintée par le couchant encercler notre île et au milieu des vagues scintillantes flotter l'île verte de Mala. De l'autre côté, les sommets s'empilaient et au fond se dressait le célèbre mont Hanra. Ici et là s'alignaient des murets à l'ombre desquels avaient été érigées les tombes des chevaux, en pierres grossières et ornées de fleurs sauvages. Pour les humains, il existe des inscriptions funéraires telles que «*Ci-gît ... mort loin de sa patrie*», mais rien de tel pour les chevaux morts loin de chez eux. Ils doivent être à présent devenus des squelettes parfaitement blanchis.

Entre deux recueils

Mon tout premier recueil est connu sous le nom de « Fluide », mais en fait il y avait un petit recueil du nom de « La saison léthargique » qui avait été imprimé auparavant à faible tirage, à l'automne de la quinzième année de Shôwa¹. Je préfère l'appeler « Florilège », car il est composé de poèmes et de tanka. Ces quelque dix tanka, en les lisant aujourd'hui, m'évoquent ma jeunesse et me remplissent de nostalgie. Mais quant aux poèmes, je les trouve immatures, grossiers, et ne veux en reconnaître aucun. Je vais présenter ici deux tanka que j'ai composés sur l'hiver :

Tout contre la vitre Les ombres du linge tendu légèrement agité La toux de ma mère La venue de l'hiver

Le vent et la neige Le sifflet de la masseuse Qu'on entend au loin Charbon rajouté au feu tard dans la nuit

J'avais entendu dire que « La saison léthargique » était en vente dans une foire aux livres anciens de Tokyo. Le recueil d'un auteur alors inconnu il y a presque quarante ans, comment se fait-il qu'il ait réapparu ? J'avais du mal à y croire. À la fin de l'année dernière, voulant y jeter un coup d'œil, je suis allé à Gotanda.

Gotanda était jusqu'alors un endroit qui m'était tout à fait étranger. Cependant après la faillite de mon entreprise, je fus licencié et, l'année dernière, j'y allais une fois par mois afin de toucher l'argent de l'assurance chômage à l'agence pour l'emploi qui s'y trouvait. Sur la route du retour, je vis un jour les fleurs de cerisiers du petit jardin public d'Ikedayama.

Je trouvais enfin le marché de livres anciens, qui ressemblait à un faubourg poussiéreux à l'atmosphère triste. Je n'ai pas trouvé « La saison léthargique », que ce soit dans les vitrines ou sur les étalages. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas osé le demander à l'employé. Malgré moi, je consultai les catalogues. Placé juste avant « Fluide », il était imprimé en caractères gothiques et affichait un prix élevé. J'aurais voulu obtenir ce catalogue mais on m'a dit qu'il n'y en avait plus en stock. Dans un bar près de la gare, je bus un café en contemplant une ruelle qui s'assombrissait indéfiniment.

Pour rassembler l'œuvre des trois ou quatre dernières années, j'ai publié l'année dernière un recueil de poèmes, « Le Banquet d'été ». J'ai choisi le titre « Le Banquet d'été », nom d'un poème dédié au professeur Nishiwaki Junzaburô. Voici une strophe de ce poème :

Le monde de mes poèmes
pareil au nid du rossignol au fond des broussailles
que le pistolet à bouchon d'un enfant peut réduire en miettes

Ce sont des mots que j'ai trouvés lorsque j'ai lu l'essai du professeur. Cela reste pour moi un précepte très important contre l'orgueil.

1. 1940 (NdT)

La plupart des poèmes du « banquet d'été » est constituée de citations de paroles d'amis poètes, écrivains, sculpteurs, peintres ou danseurs. Il est certain que je suis fasciné par leur expression naturelle et originale. Je dois dire que c'est une manière pour moi de suppléer à mon manque d'imagination ou de force créatrice. Quoi qu'il en soit, je veux croire que ce recueil de poèmes est un point d'achèvement. À partir de cette année, j'ai l'intention de prendre du repos pour lire et m'imprégner des œuvres des autres artistes.

Entre « La Saison léthargique » et « Le Banquet d'été », de longues années se sont passées où beaucoup de choses sont arrivées, entre fascination et lassitude envers la poésie, alors que je continuais à en écrire. Actuellement, le fait que la couverture de mon dernier recueil, « Le banquet d'été », ait été décorée de la calligraphie du professeur Nishiwaki, m'est un grand plaisir.

Les derniers vers du poème « La Face interne du cylindre », dédié à Ôoka Makoto, se concluent ainsi :

À partir de là
« fond le glacier
le déluge du monde commence »

(trad. Samson Sylvain)

NATURE MORTE

Derrière les parois dures d'un récipient nocturne
Ils gagnent en éclat
Les fruits de l'automne
Pommes poires ou autres raisins
Les uns les autres
Toujours là superposés
Glissant vers le sommeil
Vers une consonance
Vers une musique immense
Pour toucher au plus profond de chacun
Le noyau lentement se couche
Autour duquel gravite
Le temps d'une féconde putréfaction
Là devant les dents d'un mort
Comme la pierre qui ne prononce pas
Ces choses comme des fruits
Déjà s'alourdissant
Au fond de l'insondable récipient
Au dedans des apparences de la nuit
Intermittents
Déclinent abondamment

(trad. P. D. V.)

NATURE MORTE

La nuit de loin enroule davantage
dans un poisson
provisoirement posées
des arêtes
sortent de la mer étoilée
sur une assiette
se décomposant en secret
la lumière
vers une autre assiette se déplace
là-bas est transmise la famine de la vie
dans le creux de cette assiette
est d'abord appelée une ombre
puis un œuf

(trad. I. T., T. N., O. M., C. M.)

NATURE MORTE

au bouchon de liège
dans une bouteille vide d'alcool sont reliés
notre gosier
notre corps tout mince
un beau serpent s'inclinant avec une balance
nos yeux n'ont pas le poids de l'or
à mémoriser est le soleil
il y a toujours une distance nouvelle
notre cœur
fait un tour dans un corridor d'été
n'enroulant de plus en plus loin nul tube intestinal de cheval
vers la mer nocturne pleine de méduses
noyée à moitié
notre tête
multiplie ce qui ne brille pas

(trad. O. M., C. M.)

NATURE MORTE

sel sale de la cuisine
pénis pendant de chien
tête de clou qui sort du toit

reflétant dans un miroir sombre
un coin de ces infrastructures fragiles
bientôt
transporter
dans une autre chambre une autre dimension
des membres d'un fœtus encore informe
un cheval au bord d'une image dans le cœur d'un peintre
des chiffres non calculés
et jusqu'à l'abstraction de la similitude

ces choses hétéroclites à même hauteur
en même inclinaison les fixe
la splendide astuce du travail nocturne
mais
trop lourd
un seul œuf tel quel
est posé sur la table de la fenêtre

là nuls débordements obscènes de la nuit
rayonnant un œuf est face à une lune

(trad. O.M.,C.M.)

ÉLOGE DU VIEUX

d'un triste enfant nu et d'un pélican
le vieux est accompagné
pour l'instant de mourir en roi des malades
il coupe à la scie la totalité des arbres de la forêt
confirmant la vertu de la chair et le repliement du cœur
il assemble un vaisseau fantôme
aussi lentement que possible
c'est ce qui se voyait de dessous le pyjama
rien n'a été embarqué que des dents cassées
du pays natal des hémorroïdes et des maladies pulmonaires
le vieux s'en va
monte la houle des vagues profondes qui afflue continument de sous la peau
jetant à plat ventre l'épouse velue
le venin des seins noirs
dérègle bruyamment le cœur humain
et il s'assombrit aussi le corps de méduse
le vieux rit à gorge déployée
banzaï
banzaï
puisque la première fois la mort est une nouvelle expérience
dans la nuit où franchir la limite dégoncée
le ventre de poisson non fendu sans cesse s'illumine
sans cesse se contracte
ajoute de surcroît une pression terrible
est érotique
empêche le vieillard poli de dormir
par une sensualité de lune de gaze
le vieux se souvient
à proprement parler il crée
pour l'estomac et la vessie
une nuit de désert sans relève
des cris d'hyène et de vautour
un marché où les étoiles sont égales au sable
et il s'assied au centre de la flamme d'une petite baraque
essayant avec pour récipient le cœur du roi
de faire bouillir un sang somptueux
un être comme une passoire en bambou
vainement renversée
dans un monde de poils inquiet
où n'apparaît pas de superbe danseuse nue
le patron coiffeur qui brandit son rasoir brillant
rase la grosse tête du vieux
froid de plâtre

en tant que mort beau
en tant que dieu protecteur de l'enfant et du pélican
le voilà déplacé en un lieu qui ne dérange personne d'autre

(trad. O. M., C. M.)

DIARRHÉE

j'ai la diarrhée sans le vouloir sans moyen de refuser fondu
dans la nuit où se superposent les transformations de l'histoire et le travail de
l'individu j'ai une diarrhée fleur cramoisie et eau du sous-sol
où lancé un crachat teint un ciel faiblement lumineux je me demande si c'est
un phénomène qui m'est propre je l'ai aujourd'hui je l'avais hier aussi
à y penser en regardant au-dedans d'une courge à peau bleue en une mémoire
ancienne la diarrhée est notre habitude de tous les jours
fraîchement lavées les chaises percées du monde entier sont rassemblées
ma diarrhée m'avale l'esprit est transmise aux nombreux
cœurs des autres fait pourrir la subsistance des masses faméliques
dès lors il se couche le troupeau des vieux et des jeunes des
hommes et des femmes ces voix faibles les mouvements de
ces membres attendrissants amour des excréments qui prouvent qu'ils sont
en vie tous dans des postures d'arbres à la dérive moi depuis un
quelconque endroit un petit peu plus haut directement me couvre de
cendres pour faire un repas masochiste telle que ne la
connaîtraient ni le cheval ni le chien j'ai une diarrhée drôle et
métaphysique je ratifie plutôt le fait de vivre sans forces là où conduit la
douleur dans l'espace d'une fin de combats de tonnerres je vois se
dresser une tour quand monte le flot du sang du martyr où mon
corps mortel résonne j'ai la diarrhée sur le sol à labourer qui
penche sous le roc et la pierre où la source d'où puiser est
incessante pour toujours je coupe l'intestin du moment des émeutes
du cœur je suis oublié j'oublie hommes et choses
puisque c'est l'amitié retrouvée dans du provisoire en passant à travers le
laid état d'hypnose accroupi de la modernité qui a une diarrhée froide
l'obscurité stupéfiante qui se rétablit passe dans une autre dimension
dans le jardin du vingtième siècle où au centre les contacts de la
lumière de la nature se répètent là où comme corps total je deviens un
homme sain d'abord je bouffe une poire et là un nouveau
rapport-dialogue commence

(trad. O. M., C. M.)

CUEILLETTE DE SAFRANS

dans un palais de Crète
il y a dit-on une peinture murale splendide
nommée « Le cueilleur de safrans »
là un garçon à quatre pattes
cueille des safrans
dans les rochers des vagues bleues répètent des spirales jour après jour
mais nous ne voyons que le dos du garçon
si le soleil donnait sur son front
il y émergerait du sel en forme d'étoile
quand le cul fendu du garçon sur le cap crépusculaire
se tend
nous reconnaissons la goutte odorante d'un safran
viennent des vagues vagues triangulaires blanches
ensuite tranchée
une belle tête de singe servira d'ornement
sur la face du garçon aux yeux fermés comme cristal
s'enfonçant dans l'obscurité
comme les portraits d'Arcimboldo
composés de fruits printaniers ou de poissons
tout pourrit
de la surface
le torse du singe tanné
par la croyance et la malédiction au-dessous de la Mer Égée
dans la nuit avec laquelle ne peut lutter la peau d'une vierge
les poils bleus morts frémissant
les épaules mouillées du garçon portent-ils
les cuisses de sa nourrice
ou le pénis caché du singe ?
tout cela se reflète dans un grand miroir
comme un idéogramme
le couchant colore d'abord les colonnes lointaines
les vagues s'effacent
tournant tournant à l'intérieur d'une coquille brune en spirale
il naît un « chant »
violet clair de fleur de safran
si quelqu'un l'y invitait
le garçon dévalant les rochers
entre nombre d'états de mort apparente mimerait un noyé
nous pour l'instant ne parlons pas
il ne faut pas parler
— de la superstition d'un singe nageur
jusqu'au jour où les vagues submergeront la voûte céleste

(trad. I.T., T.N., O.M., C.M.)

MERS

« grand-père à la montagne va couper des buissons
avec des rameaux de pin
dans les eaux au fond de la vallée il est tombé
grand-mère à la rivière va laver le linge
dans la (barque vide) à la dérive elle part »
parfois tombent des pétales chante un oiseau
« La mort aussi est une errance »
c'est la parole d'un poète du moyen-âge
moi passé le vagabondage je prends le chemin de la maison
pas après pas lentement
« la terre sur laquelle rampe la tortue dorée »
(voir la nuit) voir au loin
d'ici regardez ce monde
« enveloppé d'un bandage
un pied de vache on le voit
un pied cassé de chaise on le voit »
vient le demi-jour
« femme qui dort sous arbre en fleur »
elles se voient les cuisses de ma fiancée
sous-vêtements à laver ou (marteau à cloche)
étirant des mailles de filet vert
(le rhizome)
« au-delà de la mer c'est
éternellement le pays de la (mère défunte) »
vaguelettes roches déchirés
(os blancs)
« mère comme voile de bateau bellement
prend la lumière et le vent »
elle enfle grandement
la vague blanche se lève du point d'ébullition
vivement le père plutôt que (l'arbre pourri)
« pêche la dorade rouge vif »

(trad. O. M., C. M.)

OÙ EST LE PILIER BLEU ?

En hommage aux rites ésotériques d'Hijikata Tatsumi

on aime la nuit noire
on aime la mère
regarde dans la poche suspendue
d'un kangourou dès longtemps mort
enfant de Tell-Tell*
d'autant que les linceuls nippons sont blancs
marche un pilier bleu sur le dos
jusqu'au monde à pastèque
en quart de cercle
au pas de course
parfois
plongeant
dans un corps spongieux rose
danser à quatre pattes de chien
s'accroupir
geler
tout en dessous d'une chaise percée au plafond
une poupée de Hans Bellmer dans les bras
devenir os
c'est ça notre demi-mort à l'aube
nous qui aimons la nuit noire
allant par une certaine mer
allant par une certaine terre
soufflant une grille de puits dans une trompette
allant dans un champ violet
allant de nouveau dans la nuit noire
accouchement d'une belle chatte
son rêve où le faire
son acte qu'elle ne fait pas
comment faisons-nous ?
s'assimilant à toute chose
existence en poils pubiens d'une circulation capillaire !
ciel aux nuages étirés se dissipant
printemps de Buil-Buildings en acier

*Nom propre plus ou moins ambigu, « Tell-Tell » semble faire allusion au titre de la « danse du corps obscur » d'Hijikata Tatsumi : *La Théorie de groupe Gessler-Tell*. Représentée en 1967, cette pièce est la première des danses d'Hijikata que le poète ait vues.

(Écrit en 1967 à l'occasion de la représentation de la « danse du corps obscur » d'Hijikata, *La Méta(patho)physique*, ce poème est recueilli dans *Les Poèmes de l'époque mystérieuse*, Éd. Yukawa-shobô, Tokyo, 1975)

ville de billes
des fleurs de cerisier y tombent-elles
ou non
l'image rouge est la fin de la chair
on aime le père aux jambes arquées
on aime la sœur aînée suicidée avec son amant
grimace classique de la mort
on aime la nuit noire
dès lors qu'on voit des fanaux
une grande foule danse à la folie
gaz sulfureux
brouillard épais
projet sans projet ?
au long d'une flèche jaune
au long d'un pilier
montrant un anus métaphysique
un homme bondit

(trad. I. T., T. N., O. M., C. M.)